

PAYSAGES RECOMMENCÉS

20 mai – 14 septembre 2025

commissaire de l'exposition
Yannick Miloux
avec Hélène Dantic et Émilie Flory

La deuxième séquence
est composée des œuvres de
Martine Aballéa
Scoli Acosta
Bas Jan Ader
Henni Alftan
Carl Andre
Elisabeth Ballet
Éric Baudart
Bernd et Hilla Becher
Simon Bergala
Yves Chadoüet
Stéphanie Cherpin
Bill Culbert
Anke Dobereauer
Georg Ettl
Stephen Felton
Piero Gilardi
Rodney Graham
Jane Harris
Douglas Huebler
Peter Hutchinson
Edmund Kuppel
Bertrand Lamarche
Laurent Le Deunff
Richard Long
David Malek
Didier Marcel
Marie-Cécile Marques
Gordon Matta-Clark
Tim Maul
Ana Mendieta
Marie-Claire Mitout
Nelly Monnier
Samir Mougas
Hugo Pernet
Joan Rabascall
Jean-Simon Raclot
Yvan Salomone
Dorothee Selz
James Turrell

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine remercie chaleureusement le CNAP, Centre national des arts plastiques, le CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux, la Cité internationale de la tapisserie - Aubusson, le Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, le Frac Poitou-Charentes, les Abattoirs, Musée - Frac Occitanie Toulouse, et le Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart pour le prêt des œuvres de leurs collections.



L'exposition réunit des artistes autour de représentations du paysage, qui se font à la fois les témoins d'une réalité et les artisans de nouveaux imaginaires. Elle témoigne de l'évolution des rapports que les artistes et les sociétés humaines entretiennent avec leur environnement, et questionne les relations entre nature et culture.

Conçue comme une traversée à travers plusieurs époques – des années 1960 à la création contemporaine, ponctuée de clins d'œil à des œuvres plus anciennes – elle permet de prendre la mesure de l'évolution de ce genre pictural, longtemps considéré comme mineur avant de s'imposer à l'ère industrielle. Elle retrace ce passage, de la composition du paysage en atelier à sa représentation sur le motif, jusqu'à l'intervention directe sur le territoire, où l'artiste dépasse le cadre du tableau pour transformer le site lui-même.

Son titre trouve son origine dans l'œuvre d'André Raffray, avec qui le commissaire de l'exposition, Yannick Miloux, a collaboré. *Paysages recommencés* fait ainsi écho à la démarche de l'artiste, qui revisitait des paysages peints par d'anciens maîtres pour en proposer des relectures contemporaines.

Ce titre renvoie par ailleurs à la nature même du paysage, un espace en perpétuelle transformation, sous l'effet de phénomènes naturels, de dynamiques écologiques et de l'intervention humaine.

Enfin, le paysage s'entend comme l'espace visible par l'œil et interprété par l'observateur. Il s'agit dès lors d'un point de vue subjectif et informé dans un cadre donné. Ainsi, au-delà de sa matérialité, le paysage est aussi une construction culturelle, jamais figée, qui est perçue différemment selon les époques, les sociétés et les individus.

À travers cette exposition qui se déploie en plusieurs séquences, les artistes proposent une diversité d'approches sensibles et critiques qui invitent à déplacer notre regard et à repenser notre relation au paysage, au vivant, et notre manière d'habiter le monde.

Atrium

rez-de-chaussée

PIERO GILARDI

Piero Gilardi (1942-2023), est un artiste italien originaire de Turin. Il contribue dès ses débuts au développement de l'Arte Povera – un courant qui privilégie des matériaux simples et naturels en réponse à la société de consommation et à l'industrialisation. Attentif aux évolutions de nos modes de vie, il ne cesse de faire évoluer sa pratique en explorant de nouveaux médiums – de la mousse de polyuréthane aux technologies numériques.

Convaincu que l'art doit sortir de sa seule dimension esthétique pour opérer un réel changement sur la société, Piero Gilardi s'attache à proposer au visiteur la possibilité d'être partie prenante de l'œuvre. Il crée d'abord un « art habitable » destiné à être utilisé, puis mène des projets de création collective en mettant son œuvre au service d'engagement politique et social.

À la fin de sa vie, il fonde à Turin le *Parc d'Art Vivant (PAV)*, un centre d'art expérimental à ciel ouvert qui synthétise l'ensemble de ses recherches autour de l'art relationnel et collaboratif, de l'art écologique et des nouvelles technologies.

Piero GILARDI

Canne (roseaux), 2001
Polyuréthane expansé
Collection Frac Poitou-Charentes, Angoulême

Les *tapis-nature* (*tappeti-natura*) de Piero Gilardi, réalisés en mousse de polyuréthane, sont des fragments de paysages artificiels à l'apparence hyperréaliste. Ils sont inspirés de scènes de la vie quotidienne : sous-bois enneigés, champs de maïs ou vestiges d'une nature calcinée, comme ici dans l'œuvre *Canne* (roseaux). Ces œuvres portent dès leur création dans les années 1960, une réflexion écologique : c'est en effet en découvrant une rivière polluée par des déchets plastiques lors d'une promenade à Turin, que l'artiste décide de recréer un « morceau de rivière [...] propre ».

Piero GILARDI

Sassi (pierres), de la collection *Guffram*, 1986
Polyuréthane expansé « Guflex » en forme de pierre, peinture « Guflac »
Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

Tronco Sedile (tronc-siège), 2009
Mousse de polyuréthane
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Vestito natura betulle, (vêtement nature en bouleaux), 1967
Mousse de polyuréthane, plastique, mannequin
Collection Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux

L'œuvre de Piero Gilardi émerge dans le contexte artistique des années 1960, une période marquée par l'essor de mouvements contestataires et expérimentaux. Il entreprend de rapprocher l'art de la vie, en rompant avec la peinture et la représentation pour inventer des formes d'art participatif et relationnel.

Il se rapproche des artistes du Design Radical italien et crée des objets d'ameublement ainsi que des vêtements aux formes décalées et aux couleurs vives, en réaction à l'esthétique froide du fonctionnalisme alors dominant. Proches de l'esthétique kitsch, ces pièces hyperréalistes inspirées d'éléments de la nature convoquent un imaginaire de conte de fées. Piero Gilardi cherche à éveiller chez le visiteur une émotion liée à un souvenir. Il qualifie cette démarche d'« art micro-émotif » ou de « psycho-drame », en référence à une pratique thérapeutique consistant à rejouer des scènes vécues afin d'en explorer la charge émotionnelle. Ses œuvres créent ainsi des expériences immersives qui dépassent la simple contemplation.

La nature se vit : on s'assied sur un tronc d'arbre (*Tronco sedile*) ou sur des pierres (*Sassi*), on la porte comme un vêtement (*Vestito-Natura Betulla*). En l'intégrant ainsi à l'espace de vie, Piero Gilardi cherche à réduire le fossé grandissant entre l'individu et son environnement, et à imaginer de nouveaux rapports entre l'humain et le vivant.

Piero GILARDI

Phosphor, 2008
Mousse de polyuréthane, gazon synthétique, miroir, bois et dispositif électronique
Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

Phosphor est une installation interactive qui se présente sous la forme d'un tronc d'arbre creux et calciné, sculpté en mousse de polyuréthane. En pénétrant à l'intérieur, le visiteur déclenche un dispositif lumineux qui projette des points verts sur son corps. Ils symbolisent le phosphore, un nutriment essentiel à la vie et présent dans tous les organismes vivants. L'artiste fait plus précisément référence ici au phosphore blanc luminescent, qui émet une lueur verte dans l'obscurité lorsqu'il entre en contact avec l'air. À travers cette œuvre, Piero Gilardi met en lumière le patrimoine commun que l'humain partage avec les plantes et les autres animaux, et questionne sa place au sein du vivant. Cette expérience se révèle pleinement lorsque l'on observe la scène de l'extérieur, à travers la vitre.

Jane HARRIS

Air Eau, 2004

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Jane Harris (1956-2022) est une artiste anglaise qui s'est installée en Dordogne en 2005. Sa démarche de peintre s'est d'abord structurée au contact de l'art des jardins et du paysagisme. D'apparence abstraite, l'œuvre *Air Eau* retranscrit les impressions de l'artiste sur le monde qui nous entoure. C'est ce qu'elle appelle « l'abstraction impure ». Son intérêt pour les jardins la conduit à étudier les phénomènes météorologiques et la façon dont les variations de lumière influent sur ce que nous voyons.

Pour retranscrire ses observations sur la toile, l'artiste s'emploie à rendre la peinture vibrante grâce à un jeu complexe sur les formes et à un riche travail sur la matière. Elle tire d'abord parti d'un motif, celui de l'ellipse, qui peut être perçu comme une forme plate ou en volume et donne de la profondeur à la toile. Ensuite, Jane Harris juxtapose de petites touches entrecroisées et de longs tracés sinueux et ondoyants. Elle obtient ainsi une matière texturée, accentuée par l'utilisation de peinture métallisée, qui absorbe ou réfléchit la lumière. Le regardeur doit se mettre en mouvement devant l'œuvre pour en appréhender toutes les nuances. L'artiste l'invite à observer la toile attentivement et à réfléchir au caractère changeant des choses qui peuvent être perçues sous différents points de vue.

Rodney GRAHAM

Cedars, Lighthouse Park, Vancouver, 1991

Photographie

Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne,
Château de Rochechouart

Rodney Graham (1949-2022) est un artiste conceptuel canadien qui se distingue par sa pratique pluridisciplinaire puisant dans des domaines aussi divers que la philosophie, l'histoire, la littérature ou encore les sciences. Par le biais de ses photographies, l'artiste souhaite confronter le regardeur à des représentations qui échappent au flot quotidien d'images. Il l'invite à les regarder avec attention afin d'aiguiser sa perception.

Dans *Cedars, Lighthouse Park, Vancouver*, l'artiste explore les rapports entre la réalité et sa représentation, et s'intéresse aux mécanismes de la perception. Que voit-on ici, un arbre ou l'idée d'un arbre? La réalité, ou la représentation que l'on s'en fait?

C'est dans le cadre d'une exposition qu'il est invité à réfléchir au rôle de la nature dans l'art, entre objet et idée. Lorsque l'artiste choisit le motif de l'arbre, il fait référence à la théorie de Saussure – théoricien du langage – selon laquelle il n'y a pas de lien naturel entre le signifiant d'un signe (le mot arbre), et son signifié (le concept de l'arbre), et que cette relation est donc conventionnelle. Il pousse encore plus loin sa réflexion sur la façon dont nous percevons les choses en présentant l'arbre à l'envers, tel qu'il apparaît sur la rétine ou dans l'objectif photographique, avant toute interprétation.

Photographié dans un parc naturel célèbre pour ses forêts primaires, ce majestueux cèdre rouge inversé devient, selon l'interprétation de son ami le photographe Jeff Wall, une mise en garde contre la déforestation liée à l'expansion des mégapoles, symbolisant ainsi l'opposé des comportements à adopter en matière de préservation écologique.

Didier MARCEL

Sans titre, Sous-titre: Supports tomates, 1999

Éléments en acier inox poli miroir, cartes postales-maquettes photocopiées, éléments organiques (tomates)

Collection Les Abattoirs, Musée-Frac Occitanie Toulouse

Didier Marcel est un artiste français né en 1961 et installé à Dijon, dont le travail se concentre essentiellement sur la sculpture. Il s'intéresse à des éléments banals de son environnement immédiat, qu'il extrait de leur contexte pour leur donner une valeur sculpturale. Parmi ses réalisations les plus emblématiques figurent des reproductions de fragments de paysages – parcelles de terre labourée, troncs d'arbres – qu'il moule puis reproduit à l'échelle à l'aide de matériaux synthétiques. C'est à partir d'un jeu sur l'échelle, sur les matériaux et sur la mise en espace, que l'artiste crée un décalage avec la réalité. Dans l'œuvre présentée ici, Didier Marcel reproduit sous forme de maquettes en papier d'illustres monuments européens prélevées dans un livre de découpage. Il met en perspective ces éléments avec des tomates en suspension, disposées sur des tiges en inox elles-mêmes plantées dans le mur telles des flèches. Deux thématiques sont ainsi liées: le monde du quotidien est présent par les tomates, et le monde de l'imaginaire et de l'évasion évoqué par les maquettes qui sont une invitation au voyage, à la découverte. L'artiste interroge les frontières entre naturel et artificiel, architecture et non-architecture, paysage et non-paysage, domestique et public, éphémère et pérenne.

Elisabeth BALLET

«...Que l'esprit ajoute...», 1988

Fer forgé

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Née en 1957 à Cherbourg, Elisabeth Ballet étudie la sculpture à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Ses œuvres explorent les liens entre intérieur et extérieur, plein et vide, exclusion et inclusion et entre espace réel et espace mental. Avec une certaine austérité, elles articulent un principe central: « voler de l'espace au vide. » En 1988, pour son exposition à la Biennale de Venise, Elisabeth Ballet présente *...Que l'esprit ajoute...* première « sculpture-enclos » d'une longue série. Cette barrière en fer forgé reproduit la forme d'une clôture protégeant un sol en mosaïque que l'artiste a vu dans un livre. Cette œuvre est en elle-même un paradoxe: l'exposer signifie en effet de sacrifier une partie d'un espace pour le rendre inaccessible. En enserrant une zone qu'elle n'occupe pas, elle devient une limite, un obstacle, et impacte jusqu'aux corps des visiteurs dont elle dévie la trajectoire. Dans les mots de l'artiste: « la question n'est pas de pénétrer au sein de mes constructions, car dedans il n'y a rien [...] c'est le lieu d'une histoire muette ».

Georg Ettl

Flamingos (flamants roses), 1975

Béton moulé, bois et formica

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Georg Ettl (1940-2014) grandit en Allemagne avant de partir en 1959 étudier le dessin industriel et la construction de machines-outils à Detroit. Attiré par la littérature et la philosophie, il poursuit ses études aux États-Unis puis en France avant de s'installer en Allemagne où il enseigne. Son œuvre allie précision technique et rigueur conceptuelle. S'il semble proche du minimalisme des années 1970, il rejette sa neutralité froide et développe un vocabulaire visuel personnel, basé sur des figures épurées et récurrentes: profils, chevaux, maisons... Ettl utilise la ligne pour cerner son motif tout en gommant les détails. Il développe un travail entre citation et appropriation, dans lequel il revisite Mondrian, Giotto ou Dürer avec des transformations subtiles qui mêlent les références historiques aux matériaux industriels. L'œuvre *Flamingos* reflète bien le style de Georg Ettl, qui associe des éléments opposés en s'inspirant de l'architecture. Un volume en formica vert supporte un bloc de béton ouvragé où se répète un flamant rose stylisé, comme une frise sculptée. L'artiste utilise des moyens simples et accepte les imperfections du béton coulé. Ce module supérieur évoque un vestige historique porté en gloire par son piédestal.

Coulisse

rez-de-chaussée

BERTRAND LAMARCHE

Bertrand Lamarche, né en 1966, vit et travaille à Paris. Diplômé de la Villa Arson à Nice, il enseigne aujourd'hui à l'École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais. Son travail explore des phénomènes naturels et culturels, tels que les vortex, le brouillard, les tunnels et les rotations de vinyles ; qu'il intègre dans des installations mêlant maquettes, vidéos et dispositifs sonores. Nourri de références à la science-fiction, au cinéma ou à la musique pop, il crée des univers immersifs entre réalité et fiction. En jouant sur des distorsions d'échelle et de temps, Bertrand Lamarche transforme des éléments familiers en objets étranges, et interroge ainsi notre perception des paysages, des images et des récits. Ses dispositifs invitent le spectateur à circuler, à se perdre et à inventer ses propres histoires, dans un espace où le visible et l'imaginaire se confondent.

Bertrand LAMARCHE

Autobrouillard, 2003

Vidéo, 36 min

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Sans titre, 2002-2003

Dessins

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Bertrand Lamarche conçoit ses vidéos comme des expériences immersives mêlant image, son et lumière. Filmée à partir d'une maquette, cette vidéo de 36 minutes plonge le spectateur dans une ville fictive envahie par un brouillard épais. Vue depuis l'intérieur d'un phare, la cité s'efface peu à peu dans la brume, ne laissant paraître que quelques lueurs électriques qui percent la nuit. La vidéo, construite en plan fixe et animée de lents mouvements de lumière, crée une atmosphère étrange et hypnotique. Ici, le brouillard devient une composante de la ville, devenue capable de se dissimuler ou de se révéler. En regard de la vidéo, un ensemble de quinze dessins présente le travail de *storyboard* et de dessins préparatoires de la maquette et du film. Inspiré par des vues nocturnes de Nancy, cet ensemble joue sur la simplicité des dispositifs pour produire des expériences sensorielles et mentales aux frontières du rêve et de la science-fiction.

Bertrand LAMARCHE

Le terrain ombelliférique, 2006

Sérigraphie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Le terrain ombelliférique est à l'origine un projet imaginé par Bertrand Lamarche en 1994 : celui de transformer un terrain vague en jardin de berces du Caucase, plantes géantes pouvant atteindre trois mètres et connues pour leurs propriétés urticantes. Fasciné par leur aspect spectaculaire et inquiétant, l'artiste voit en elles le symbole d'une nature envahissante et mystérieuse, échappant au contrôle humain. Cette plante devient un motif récurrent dans son travail, transformant les paysages en décors fantastiques et démesurés. Conçu pour l'espace urbain, ce projet expérimental aurait proposé au promeneur, protégé par une combinaison, de déambuler dans cette forêt étrange, entre attirance et menace. Jamais réalisé, *Le Terrain ombelliférique* prend vie sous la forme d'une vidéo en noir et blanc. La caméra subjective y entraîne le spectateur et offre une expérience immersive et troublante sur notre rapport à l'environnement. La sérigraphie présentée ici est une image extraite de ce film.

Douglas HUEBLER

Location Piece 17, Turin, Italy (installation au n°17, Turin, Italie), 1973
Photographie, texte dactylographié, détail d'un plan de Turin, Italie
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Douglas Huebler (1924-1997) est un artiste américain, d'abord peintre abstrait, puis figure majeure de l'art conceptuel dès la fin des années 1960. Il étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Boston et enseigne plus tard au California Institute of the Arts. Son parcours évolue radicalement après 1968, lorsqu'il renonce à l'objet d'art traditionnel. Sa démarche repose sur l'idée que l'art peut exister sans production matérielle. Il affirme que « le monde est rempli d'objets plus ou moins intéressants ; [et qu'il] ne souhaite pas en ajouter d'autres ». Il privilégie alors l'utilisation du texte, de la photographie et de la documentation pour explorer des systèmes de représentation, le temps, l'espace, le langage, et la relation entre image et information. L'œuvre devient ainsi le résultat d'une idée ou d'un processus, souvent formulé comme une proposition.

Cette œuvre de localisation utilise la photographie parmi d'autres documents, plan et texte déclaratif, mis en page sous deux cadres, pour rendre compte d'une action aux conséquences inattendues. Lors d'un séjour à Turin, en mars 1973, Huebler prend une photographie à l'aveugle sur l'autre rive du fleuve. Rentré chez lui, il développe l'image et y trouve une personne regardant dans sa direction qui lui ressemble. En décembre de la même année, il décide de rassembler les pièces à conviction témoignant de cette coïncidence, de rédiger un texte déclaratif, et de faire encadrer l'ensemble. Cette œuvre témoigne, à sa manière, de l'insuffisance de la photographie à saisir toutes les nuances du réel, à révéler tous les détails rencontrés au hasard d'une dérive.

Bernd & Hilla BECHER

De gauche à droite :

Tours de réfrigération, 1965-1991

Tours d'extraction, 1970-1988

Photographie

Collection CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux

Le système documentaire de Bernd & Hilla Becher (1931, Siegen – 2007, Rostock; 1934, Postdam – 2015, Düsseldorf) depuis la fin des années 1950, s'organise en planches photographiques en noir et blanc qui nourrissent notre mémoire collective. Grâce à un travail systématique de prise de vue de constructions industrielles débuté en 1959 et à l'organisation subtile de leur collection d'images, ils inventent le concept de « Sculpture Anonyme » (Anonyme Skulpturen) lors de la publication de leur premier livre en 1970. Bernd & Hilla Becher ont constitué un œuvre photographique titanesque, dédiée essentiellement aux structures industrielles menacées de destruction. Travaillant en noir et blanc et par séries typologiques, le couple allemand adopte un style qui aspire à la plus grande objectivité : compositions frontales, lumière diffuse, peu de détails anecdotiques. Ils s'inscrivent ainsi dans la tradition de la photographie documentaire du XX^e siècle. Répertoriant systématiquement les complexes de l'industrie lourde, les mines avec leurs chevalements, bâtiments de traitement, maisons des mineurs et hangars, mais aussi les hauts fourneaux, tours de réfrigération, châteaux d'eau, gazomètres et autres, les Becher agissent comme de véritables archéologues de l'ère industrielle, faisant par ailleurs évoluer les mentalités par rapport à ce patrimoine ouvrier voué à la disparition.

Salle musée

rez-de-chaussée

Richard LONG

A line in Lapland (une ligne en Laponie), 1983

Photographie

Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne -
Château de Rochechouart

Richard Long (1945) est une figure majeure du Earth art (Land art britannique). Dès les années 1960, il fait de la nature à la fois le cadre, le matériau et le sujet de son travail. Son geste artistique le plus emblématique : marcher. Au fil de ses randonnées à travers le monde, il trace des lignes, cercles ou spirales en disposant pierres, branches ou bois flotté, toujours en lien étroit avec le site. *A Line in Lapland*, photographie de la trace laissée par ses allées et venues dans l'herbe, en Laponie, témoigne de cette approche. Réalisées dans des lieux isolés et éphémères, ses sculptures sont souvent restituées par la photographie, des cartes ou des récits de marche. Pour Richard Long, marcher devient une manière d'étendre les limites de la sculpture, en la liant au temps, à la distance et à la mémoire des lieux traversés. Son œuvre explore l'idée de trace : celle du corps dans le paysage, de la marque humaine sur la terre, entre visible et invisible, durable ou passagère. Elle met en regard le temps long géologique à celui plus court de l'existence humaine.

Carl ANDRE

The Way North and West (le chemin vers le Nord et l'Ouest), 1975

Cèdre rouge

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Carl Andre (1935-2024) est une figure majeure de l'art américain des années 1960. Il est l'un des principaux artistes du mouvement « minimaliste » ou « art minimal », dont l'une des maximes est *less is more* (moins c'est plus). Fils d'un menuisier de chantiers navals, il a commencé son travail en taillant, sciant et collant des rebus industriels. En réduisant ensuite son travail à des agencements dans l'espace de matériaux désormais bruts (bois, brique, pierre ou métal) ou de formes déjà produites industriellement et non travaillées, il questionne la notion même de sculpture. Cette œuvre a été disposée dans l'espace en respectant l'axe Nord-Ouest qui la définit. C'est aussi pour Carl Andre une manière de prendre possession de l'espace et de définir une sculpture comme lieu. « Je crois que toutes mes œuvres ont été conçues, à un degré ou à un autre, pour qu'un spectateur en fasse le tour ou marche le long d'elles. [...] Pour moi, une sculpture est semblable à une route ; elle n'est pas faite pour être vue d'un endroit particulier. Les routes apparaissent et disparaissent. »

Bas Jan ADER

All my clothes (tous mes vêtements), 1970

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Bas Jan Ader est né en 1942 aux Pays-Bas et a émigré aux États-Unis en 1963. Il est marqué par Ger van Elk, puis John Cage. Travaillant la photographie, la vidéo, la performance et l'installation, il explore les thèmes de la chute, de la disparition et de la vulnérabilité. En 1975, sa dernière performance, une traversée en solitaire de l'Atlantique à bord d'un petit voilier tourne à la disparition tragique. Ses performances et photographies, comme *I'm Too Sad to Tell You* (1970) et *Tea Party* (1972), mêlent émotion brute et vulnérabilité. Ader se place au cœur de ses œuvres, souvent en proie à la perte de contrôle, tout en défiant la gravité et la rationalité. Par des gestes simples mais chargés d'affects, il interroge les notions de défaite, d'échec et de disparition. Son œuvre repose sur une exploration constante des limites physiques et émotionnelles, où la chute devient une métaphore du risque et de l'engagement de l'artiste. Ses performances et photographies traduisent une forme de fragilité face au monde. Il réalise *All my clothes* dans le cadre de son exposition de fin d'études en 1970 en Californie. Ses vêtements sont éparpillés sur le toit de sa maison, une manière de rendre manifeste un désordre intérieur ou encore un dépouillement qui le rend infiniment vulnérable. Cette image illustre l'approche poétique et absurde de la présentation de soi, en rupture avec les conventions.

Tim MAUL

Sixteenth Street Pastoral (pastorale de la seizième rue), 1978-2017

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Tim Maul est un artiste américain né en 1951. Après des études à la New York School of Visual Arts, il explore la performance, la vidéo et la photographie. À partir des années 1980, la photographie devient son médium principal. « Je suis intéressé par les choses que notre mémoire supprime ou éloigne. Pas les faits marquants mais ce qu'il y a au milieu ».

La démarche de Maul s'inscrit dans une exploration poétique de l'ordinaire. Ses séries photographiques, souvent séquencées, capturent des gestes quotidiens, des objets anodins ou des scènes banales, révélant des significations cachées. *Sixteenth Street Pastoral* est une série réalisée sur près de quarante ans. Elle documente le processus de prise de vue d'un tableau ancien photographié depuis le lit de l'artiste, explorant les effets de lumière et les imperfections techniques. Cette répétition souligne le passage du temps et la mémoire visuelle, mais révèle aussi le dialogue qui s'instaure entre l'objet, ici une peinture pastorale, et son environnement immédiat : les variations de lumière, les reflets, les aléas du quotidien...

Galerie photo

1^{er} étage

Peter HUTCHINSON

Megalopolis, 1976-1996

Sculpture

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Peter Hutchinson est un artiste britannique. Botaniste de formation, il se destine à des études d'agriculture avant d'intégrer l'école des Beaux-Arts de l'Université de l'Illinois. Il s'installe aux États-Unis après son diplôme et vit toujours à Provincetown, Massachusetts, aujourd'hui. Il débute sa carrière dans les années 1960 en tant que peintre minimaliste et conceptuel. Dans les années 1970, sa pratique évolue vers le Land art, dont il devient l'un des pionniers. Le Land art consiste en la création d'œuvres dans des paysages naturels, en utilisant des matériaux issus de la nature. À cette époque, il produit notamment des cultures de moisissures dont ne reste que des traces photographiques. Ses pièces traduisent un intérêt pour le vivant et des préoccupations écologiques qui demeureront une constante de son travail. Passionné de science-fiction, l'artiste crée des sculptures directement inspirées de récits littéraires ou cinématographiques. *Megalopolis* prend ainsi la forme d'un jardin miniature, conçu comme une réserve destinée à préserver la biodiversité dans un futur imaginaire.

Peter HUTCHINSON

De gauche à droite :

Berlin-Aruba, 1992

Looking from my Garden to Giverny and on to the French Alps

(vue de mon jardin sur Giverny et de là sur les Alpes françaises), 1991

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Looking from my Garden to Giverny and on to the French Alps met en correspondance le jardin de l'artiste de Provincetown avec un site alpin et le parc de la maison de Claude Monet – peintre impressionniste de paysage et lui aussi « artiste-jardinier » – à Giverny ; alors que le collage *Berlin-Aruba* associe les cactées du jardin botanique de Berlin avec celles du village mexicain d'Aruba.

En mêlant ainsi le proche et le lointain, l'artiste invite à un voyage mental sans quitter son jardin. Le trucage photographique reste volontairement grossier, et la juxtaposition des photographies rehaussées à l'encre et au pastel prend la forme d'un damier. Peter Hutchinson interroge ainsi notre regard sur le paysage et le vivant, puis questionne leur devenir, dans un monde construit sur des interconnexions culturelles, économiques et écologiques.

Bill CULBERT

Sunlamp, 1989

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Artiste néo-zélandais vivant entre Londres et le Lubéron, Bill Culbert (1935-2019) place dès les années 1960 la lumière au cœur de sa recherche artistique. Formé à la peinture, il se tourne rapidement vers la sculpture et l'installation, en associant des objets du quotidien récupérés et la lumière artificielle, comme le néon. Ses œuvres en volume, qu'il qualifie d'environnementales, explorent la lumière dans sa matérialité et ses effets sur notre perception.

Avec *Sunlamp*, Culbert privilégie cette fois la lumière naturelle : celle d'un soleil couchant traversant des lampes à pétrole disposées sur une structure métallique. En réalisant un tirage photographique en couleurs au format poster, il invite le visiteur à revivre, par l'image, l'expérience sensible et contemplative du paysage.

À travers cette démarche, Bill Culbert détourne des objets ordinaires – valises, bidons, brocs – de leur usage premier pour leur offrir une nouvelle existence poétique. Au-delà de sa valeur esthétique, ce geste de réemploi porte des réflexions profondes sur les enjeux environnementaux tels que la pollution, la surproduction et la protection de la nature.

Gordon MATTA-CLARK

Office Baroque-Antwerp, 1977

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

L'artiste américain Gordon Matta-Clark (1943-1978), suit des études d'architecture à l'université de Cornell. Il crée en 1973 le groupe Anarchitecture, un collectif d'artistes et d'architectes qui remettent en question les règles établies et s'intéressent aux espaces interstitiels (lieux abandonnés, friches urbaines), aux structures inachevées et à l'idée du vide ou de la destruction comme acte créatif.

Gordon Matta-Clark est célèbre pour ses interventions spectaculaires sur l'architecture qu'il appelle des « building cuts ». Il découpe des morceaux de murs, de planchers ou de toits dans des bâtiments promis à la démolition, créant des formes géométriques qui transforment ces ruines en œuvres d'art temporaire. Privilégiant des expériences éphémères, l'artiste garde des traces de ses actions sous la forme de films, de dessins, de photographies. *Office Baroque - Antwerp* retrace une intervention de l'artiste en 1977 dans un immeuble commercial de cinq étages à Anvers, en Belgique. L'artiste y réalise de multiples découpes afin d'y faire pénétrer la lumière et de révéler sa structure interne.

En réalisant ces percées dans l'architecture, l'artiste modifie la perception du bâtiment et de son environnement proche. Il rompt ainsi avec les formes fonctionnelles, simples et épurées de l'architecture moderniste et crée un espace qui interagit avec l'espace public. Son approche influence toute une génération de jeunes architectes, adeptes de l'esthétique déconstructiviste, comme Frank Gehry ou Zaha Hadid.

Edmund KUPPEL

Place des Victoires

de la série *Places, une topographie photographique, 1977*

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Artiste conceptuel d'origine allemande, Edmund Kuppel (1947) vit et travaille à Paris. Il développe une approche singulière de la photographie qu'il nomme photographie analytique. Il ne s'agit pas pour lui de représenter simplement le réel, mais de questionner le médium photographique. Dans la série *Places, une topographie photographique*, il utilise un appareil photo équipé d'un grand miroir agissant comme un rétroviseur, placé devant l'objectif. Ce miroir capture à la fois le sujet et le point de vue depuis lequel la photographie est prise, incluant ainsi le photographe dans l'image. La série documente plusieurs places parisiennes, dont la *Place des Victoires*. En réalisant des prises de vue depuis les commerces, banques ou restaurants qui bordent la place, Kuppel offre des points de vue multiples sur la statue équestre de Louis XIV située en son centre, et illustre l'idée selon laquelle « se déplacer, c'est toujours voir autrement ». En rendant ainsi visible le dispositif de prise de vue, l'artiste déconstruit l'illusion d'une photographie objective, et révèle que toute image est conditionnée par le cadre, la position du photographe, et la subjectivité de son regard.

Ana MENDIETA

De gauche à droite :

Siluetas works in Mexico, 1973-1977

Siluetas works in Iowa, 1976-1978

Siluetas works in Mexico, 1973-1977

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Ana Mendieta est une artiste américano-cubaine (1948-1985) connue pour son travail à la croisée de la sculpture et de la performance qu'elle réalise dans le paysage. À l'âge de douze ans, elle est contrainte de quitter Cuba avec sa sœur pour fuir le régime castriste et s'exiler aux États-Unis. Ce déracinement marque profondément son œuvre, nourrissant une réflexion sensible autour de l'exil, de l'identité et du lien à la terre. Pendant près de dix ans, Ana Mendieta parcourt différents territoires pour « faire corps avec le paysage ». De cette démarche naît la série des *Siluetas* (silhouettes) : plus d'une centaine d'œuvres où son corps se fond dans la nature avant de disparaître, ne laissant qu'une empreinte, une trace ou une silhouette. Ces figures éphémères sont modelées dans le sable, dessinées sur la terre, ou façonnées à partir d'eau, de feu, et d'air. Ce geste lui permet de relier symboliquement sa terre natale à sa terre d'accueil et de dépasser le sentiment d'exil. Elle le formule ainsi : « J'ai maintenu le dialogue entre le paysage et le corps féminin (basé sur ma propre silhouette). Je crois que cela a été une conséquence directe de l'arrachement à ma patrie (Cuba) durant mon adolescence. Je suis envahie par le sentiment d'avoir été séparée du ventre maternel (la nature). »

James TURRELL

Roden Crater project, 1989

Dessin sur photographie à la cire et à l'encre

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

James Turrell est un artiste américain né en 1943. Ses recherches portent majoritairement sur la lumière, qu'il cherche à rendre tangible en la sculptant comme n'importe quelle matière. Il étudie la psychologie de la perception, et s'intéresse aux mathématiques, à la géologie et à l'astronomie, avant de se tourner vers la création artistique pour retranscrire ses observations. L'artiste conçoit des expériences immersives à partir de jeux sur la lumière, la couleur et l'espace, afin de transformer la perception du visiteur. L'un de ses projets les plus ambitieux est le *Roden Crater*, un observatoire céleste situé au cœur d'un volcan éteint dans le Painted Desert, en Arizona. Pendant plusieurs années, il en fait des relevés topographiques, des vues aériennes et des dessins préparatoires avant d'en faire l'acquisition en 1979 avec le soutien financier de mécènes, et l'accord des Hopis, peuple natif américain de la région. *Roden Crater project* est l'un de ces dessins préparatoires. Tracé directement sur une vue aérienne du cratère, il révèle le réseau de chambres et de galeries de l'observatoire. La construction des vingt-quatre espaces d'observation et des six galeries qui les relient se poursuit depuis plus de quarante-cinq ans. Bien qu'une ouverture exceptionnelle en 2015 ait permis à seulement 80 personnes de découvrir le site, ce n'est qu'une fois l'ensemble achevé que le *Roden Crater* pourra ouvrir au public.

Dorothee SELZ

Montagne de cendre avec cabine téléphonique,
de la série *Paysages en relief* (1979-1985), 1980
Plastique, grillage, bandes de tissus plâtrées, pâte de ciment,
peinture acrylique sur bois
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Dorothee Selz (1946) est une artiste française dont le travail s'inscrit à la croisée de la sculpture et de l'art populaire. Elle est associée au mouvement *Eat art* dans les années 1970 - qui entend désacraliser l'art en le rendant comestible, et développe une œuvre colorée, festive et poétique en réalisant des repas-performances, des banquets artistiques et des sculptures culinaires. *Montagne de cendre avec cabine téléphonique* appartient à la série des *Paysages en relief*, ensemble d'œuvres sculptées qui prolongent ses recherches autour de la nourriture en la transposant dans des compositions pérennes. Ici, Selz façonne un paysage désolé dans des nuances de gris, composé d'un mélange de colle et de ciment appliqué à la poche à douille. Cette technique, empruntée à l'univers de la pâtisserie, évoque les textures de la crème ou du glaçage, instaurant ainsi une ambiguïté sur la nature même de ses matériaux. Au sein de cette montagne silencieuse, une minuscule cabine téléphonique rouge donne son échelle à l'œuvre. Ces grands paysages renvoient à une tradition ancienne des arts populaires que l'artiste met en lumière dans l'exposition *Sucre d'Art*, qu'elle conçoit en 1978 au Musée des Arts Décoratifs de Paris : il s'agit de la pâtisserie spectaculaire, en forme de villes, de lacs ou de montagnes, qui dépasse sa fonction culinaire pour devenir un art à part entière.

Joan RABASCALL

De gauche à droite :
Port de l'Estartit
Roses vu de Empuriabrava
Santa Margarida - Roses
de la série *Paysages Costa Brava*
Photographie sur toile émulsionnée, 1982
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

En 1962, Joan Rabascall (né en 1935 à Barcelone) quitte l'Espagne franquiste pour s'installer à Paris. Il délaisse alors les supports traditionnels comme la peinture et la gravure au profit des nouveaux médias, et construit une œuvre dans laquelle il prélève et détourne des images issues des médias de masse. En 1982, Joan Rabascall réalise *Paysages Costa Brava*, une série de photographies qui détourne les images idylliques des cartes postales. Il sillonne les côtes de la péninsule Ibérique en évitant les points de vue habituels ou clichés, et propose une nouvelle lecture du paysage en révélant l'envers du décor de l'industrie touristique et ses conséquences visibles sur le territoire. Le mot *paysage* est inscrit en belle calligraphie sur l'image et traduit en plusieurs langues, dont le catalan, langue du territoire représenté. Par cette répétition, Rabascall souligne la responsabilité collective de ceux qui parlent ces langues – touristes, promoteurs, institutions – dans la transformation du paysage. Les trois photographies présentées ici appartiennent à une série de douze images, accompagnée d'une édition de cartes postales. La technique utilisée par Joan Rabascall consiste à transférer une photographie sur une toile enduite d'une émulsion photosensible, ensuite tendue sur châssis comme un tableau. En fabriquant ainsi de faux tableaux à partir de photographies, l'artiste confronte les codes nobles des Beaux-Arts à la réalité des paysages balnéaires devenus biens de consommation, et questionne les conventions esthétiques entre culture élitiste et culture de masse.

Grand mur

1^e étage

Scoli ACOSTA

Rolled Bricks and Brick Heads meet the Solar Gods

(Briques Érodées et Têtes en Briques rencontrent les Dieux Solaires), 2007-2008

Peinture acrylique, mine de plomb, graines de tournesol, algues, sable, papier
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Scoli Acosta est un artiste américain né en 1973 et basé à Los Angeles. Son travail mêle peinture, installation, sculpture, vidéo et performance. Attaché au recyclage des formes et des matériaux, il collecte dans l'espace urbain et les paysages côtiers de la ville des objets et motifs qu'il intègre à ses œuvres. Ici, briques ocres, panneaux solaires bleus et conteneurs multicolores font directement écho à l'architecture et à l'activité économique de Los Angeles. À l'origine de cette pièce : une brique érodée par l'océan, assimilée par l'artiste à un galet. Elle incarne pour lui des énergies opposées, celles d'un objet manufacturé redevenu élément minéral, ainsi qu'une fluctuation de formes – du rectangle à la poussière – que l'on retrouve dans l'œuvre, partiellement réalisée avec du sable.

Stephen FELTON

Big kahuna (le chef), 2013

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Sur ce Grand Mur devenu paysage aquatique, l'œuvre de Stephen Felton surprend par sa simplicité. Dans la partie supérieure de cette toile de grand format, l'artiste a tracé un motif de vague, de couleur bleu turquoise. La partie basse de la toile reste vacante, le motif flotte dans cet espace trop grand pour lui. Esseulé, il perd peu à peu son aspect figuratif pour glisser vers l'abstraction. Le titre fait écho à la figure mythique du surf moderne, le sportif hawaïen Duke Kahanamoku, surnommé « Big Kahuna ».

Le dessin est tracé à main levée, d'un geste rapide. La toile évoque tout à la fois le dessin d'enfant, les pictogrammes et la peinture pariétale. Transgressif par son économie, il prend à rebours l'image d'un peintre usant de toute sa virtuosité technique. Peindre devient un geste à la portée de tous, un geste banal et quotidien où le processus prime sur le résultat final.

Stéphanie CHERPIN

Sans Titre, 2006

Planches de surf, cabine de douche, rideau portière, chaînes en métal, bois, peinture acrylique

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Après des études d'anthropologie, Stéphanie Cherpain, née en 1979, s'est formée à la sculpture à Bordeaux et à Marseille auprès d'Anita Molinero. Elle enseigne aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts de Marseille. Ses œuvres sont des combinaisons d'éléments glanés sur les chantiers et les zones artisanales dans la tradition du Junk Art des années 1970. Elle engage un dialogue sous la forme d'un corps à corps avec les matériaux, et les charge d'une énergie brutale en les lacérant et dépeçant pour les assembler ensuite selon son instinct. La musique, souvent grunge ou rock, est omniprésente dans sa pratique, à tel point que certains titres sont parfois empruntés aux morceaux qu'elle écoute.

Cette œuvre de 2006 est représentative de ses débuts en sculpture et porte en elle le processus créatif de déconstruction et reconstruction. Un très grand relief en forme de tête dans les tons bleu-vert occupe le mur de façon hiératique. Cette figure énigmatique semble animée d'une présence vitale, proche de l'animisme et des mythes anciens.

Grand mur

1^{er} étage

Laurent LE DEUNFF

Conch (conque), 2011

Papier mâché, ciment et socle en acier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Laurent Le Deunff, né en 1977, vit et travaille à Bordeaux. C'est un artiste plasticien qui développe depuis les années 2000 une œuvre sculpturale et graphique. Puisant principalement son inspiration dans son environnement, il crée des formes organiques qui questionnent les relations entre nature et culture. Il privilégie des matériaux simples et modestes, tels que le bois, le papier mâché ou la pierre, qu'il travaille selon des techniques artisanales.

C'est dans le cadre de l'exposition *À l'origine* au Frac Normandie en 2012, que l'artiste réalise un ensemble de sculptures inspiré des boutiques de souvenirs de bord de mer. *Conch* est une réplique grand format d'un coquillage exotique, fabriquée à partir de matériaux de récupération : papier mâché, grillage à poule et ciment. Par son échelle et ses matériaux, l'œuvre brouille la frontière entre objet naturel et objet fabriqué. Présentée sur un socle en acier, elle prend l'allure d'un spécimen précieux à contempler, comme dans un musée d'histoire naturelle ou un cabinet de curiosités réinventé.

David MALEK

The Swimmer (le nageur), 2014

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1977 aux États-Unis, David Malek est installé en France depuis 2012. Il vit aujourd'hui à Poitiers. Dans sa peinture, il explore le monochrome et les formes géométriques telles que le cercle, le triangle ou le rectangle. De composition abstraite, souvent minimales, parfois optiques, ses œuvres se laissent cependant volontiers contaminer par le monde dans lequel évolue l'artiste : le cinéma, le jeu vidéo, la publicité. C'est le cas dans cette œuvre, *The Swimmer*, qui fait référence au motif d'une porte dans le film du même nom sorti en 1968. Elle évoque aussi une piscine vue d'en haut. Ces deux motifs constituent une forme d'image résiduelle cristallisant les enjeux centraux du film tout en créant un dialogue avec l'abstraction.

5 minutes de conversation avec... David Malek:



1 artiste 1 œuvre... David Malek à propos de *The Swimmer*:



Galerie peinture

1^{er} étage

Stephen FELTON

Railway (chemin de fer), 2015

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Stephen Felton, né en 1975 aux Etats-Unis, vit et travaille à Buffalo dans l'Etat de New York. Exposées à l'international, ses œuvres sont reconnaissables à leur simplicité apparente, perceptible autant dans l'exécution que dans le choix de l'élément représenté. Les motifs sont tracés d'un seul geste rapide, et d'une seule couleur, à l'acrylique, sur un fond uniforme d'une couleur blanc cassé.

Immédiatement identifiables, ces images évoquent autant les dessins d'enfant, la peinture pariétale que les pictogrammes. Stephen Felton peint des choses ordinaires, appartenant au quotidien. Epurées, réduites à quelques lignes, ces représentations défient la complexité du monde et se donnent à comprendre comme une langue commune. Dans cette toile, Stephen Felton représente un fragment de paysage, un détail de voie ferrée. Ses extrémités sont ouvertes sur le vide, comme une invitation à investir l'espace laissé vacant sur la toile.

Simon BERGALA

Caduveo et Bororo 3, 2007

Pastel à l'huile sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Faclim

Né en 1977 à Villecresnes, Simon Bergala étudie la géographie avant de se former à la peinture à Lyon puis Hambourg. Sur le fond, son travail explore les dimensions politiques et historiques de la ville. Sur la forme, ses œuvres sont composées à partir d'éléments urbains – comme les tuyaux ou les briques – dont les forts contrastes colorés empruntent à la bande dessinée et au graffiti.

La série *Caduveo et Bororo* tire son nom de peuples autochtones vivant dans l'actuel Brésil que Claude Lévi-Strauss a étudié dans son livre *Tristes Tropiques*. Les Bororos organisaient leurs villages selon un schéma concentrique répondant à une structure sociale très précise. Dans son livre, Lévi-Strauss fait un parallèle entre cette organisation et les dessins géométriques peints par les Caduveos sur leurs corps.

À partir de cet autre modèle d'urbanité, Simon Bergala met en scène des bâtiments comme des groupes de personnages. La série convoque ainsi de grosses formes rouges et de petites briques bleues, parfois des figures verticales, organisées selon différents agencements : elles s'encerclent, se menacent, s'écrasent, se rassemblent, ou se dispersent.

Galerie peinture

1^{er} étage

Marie-Cécile MARQUES

Para-dis, 2019

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Marie-Cécile Marques est née en 1983. L'artiste a recours indifféremment à la peinture, la sculpture, la maquette, la photo retouchée ou l'animation 3D. Elle mélange les formes, les styles, les techniques et les matières pour créer des univers hétérogènes. Pour composer ses images, l'artiste procède par étapes. La première consiste en la création minutieuse de maquettes comme base de travail, qui peuvent devenir des œuvres, ou le sujet de photographies et de peintures. La seconde est de créer une image par jour. De cette collection d'images réalisées en moins de 15 minutes, elle tire parfois des peintures plus élaborées. C'est ainsi qu'elle a composé *Para-dis*, à partir d'un dessin inspiré d'une fête costumée vue par l'artiste au Parc de Sceaux, en banlieue parisienne. Fidèle à son ton faussement naïf, grinçant et un peu inquiétant, elle y a ajouté des figures masculines intrusives dans le cadre luxuriant de la fête.

5 minutes de conversation avec... Marie-Cécile Marques:



1 artiste 1 œuvre... Marie-Cécile Marques à propos de *Para-dis*:



Galerie peinture

1^{er} étage

MC MITOUT

de gauche à droite et de haut en bas :

La Pêcheuse des bords de Vienne,

Les bons Voisins,

Les Amoureux des bords de Vienne,

La Vision de l'enfance,

Mots croisés,

Un Soir,

La Traversée de la Gironde,

Podium,

Baignade sous le grand Chêne,

Toutous et biquettes, bords de Vienne,

Avec Dagobert, St Éloi et les hirondelles,

L'Anniversaire et son bon gâteau,

de la série *Les plus belles Heures*, 2021

Gouache sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Marie-Claire Mitout, née en 1961, est une peintre qui vit et travaille à Lyon. Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Christian Boltanski, elle est maîtresse de conférences en arts visuels à l'École d'Architecture de Lyon.

Depuis 1990, elle développe la série *Les Plus Belles Heures* : une suite de gouaches sur papier A4, réalisées au rythme d'une par jour, évoquant le meilleur moment de la veille. Le titre fait référence aux livres d'heures du Moyen-Âge, ouvrages de prières quotidiennes richement illustrés. Forte de plus de 1100 images, cette chronique picturale où l'artiste se fait à la fois narratrice et personnage principal compose un journal sensible mêlant paysages, rencontres, voyages et instants du quotidien. La série se poursuit aujourd'hui à un rythme plus libre. Les douze œuvres présentées ici ont été spécialement réalisées pour la collection. Originaire du Palais-sur-Vienne, l'artiste y évoque deux séjours familiaux au printemps et à l'été 2021, entre le Palais-sur-Vienne, Solignac et Royan.

Les Plus belles heures ont été présentées en Europe, aux États-Unis et en France, comme au Centre d'Art Contemporain de Meymac qui avait invité l'artiste à participer à son *Calendrier de l'Avent*, présenté chaque année sur la façade du bâtiment.

Hugo PERNET

Village, 2021

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Artiste peintre et poète formé aux Beaux-Arts de Besançon, Hugo Pernet, né en 1983, vit et travaille à Dijon. Chacune de ses toiles, pensée de manière autonome, porte en elle une expérimentation singulière et rend l'ensemble de son œuvre insaisissable. Son parcours artistique oscille entre abstraction et figuration. À ses débuts, il explore des formes minimalistes à partir d'aplats de couleurs aux palettes restreintes. Aujourd'hui, ses œuvres glissent vers des représentations plus figuratives, empreintes de quotidienneté et d'un humour discret.

La peinture présentée ici, de petit format, dialogue silencieusement autour d'une scène nocturne hivernale. Réalisée à l'huile, elle confronte l'artiste à un médium exigeant, qui contraste avec sa manière de peindre, instinctive et rapide. Les toits enneigés, qui s'échappent du cadre ovale, semblent résister à la contrainte du format, introduisant un léger trouble visuel. Les couleurs vives, presque inattendues, viennent éclairer la nuit et donner au banal une dimension poétique.

Galerie peinture

1^{er} étage

Nelly MONNIER

Basse Marche

de la série *Braconnages*, 2019

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Nelly Monnier, née en 1988, s'est formée aux Beaux-Arts de Lyon après un intérêt initial pour la littérature et le cinéma. Depuis 2015, elle interroge le paysage comme genre pictural romantique. Ses tableaux superposent des paysages pittoresques à des motifs contemporains qui révèlent l'appropriation humaine des milieux naturels, comme les repères de constellations, ou encore les tracés de parcours d'alpinisme ou de slaloms.

Elle mène depuis 2017 un projet au long cours avec le photographe Eric Tabuchi: *l'Atlas des Régions Naturelles* (ARN), qui documente l'architecture et les paysages vernaculaires de France. Au cours de ces dérives hexagonales, Monnier développe des séries peintes, planches d'ornements de jardins et d'objets d'art populaire aperçus çà et là. *Basse Marche*, peinture à l'huile inspirée des environs de Bellac, illustre sa démarche afin d'immerger le spectateur dans une saison, une matière ou une couleur.

Anke DOBERAUER

Val aux Grives, 2017

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Anke Doberauer, née en 1962, vit entre Stuttgart et Marseille. Cette artiste peint des séries de portraits individuels, souvent de plain-pied, ainsi que des paysages, parfois monumentaux. Ces derniers sont élaborés in situ car Doberauer cherche à peindre le présent et à capter l'atmosphère fugace d'un moment. Cette exigence de justesse la conduit à travailler rapidement, à la manière d'un relevé direct.

Val aux Grives est précisément extrait de la section intitulée « plein air » de son dossier d'artiste qui regroupe ses petits formats de paysages. Ici, deux vues fragmentées d'un paysage marseillais se font face sans se rejoindre totalement. Les différences dans les teintes du ciel et la discontinuité de la ligne d'horizon créent une rupture volontaire dans le panorama. Ce décalage donne lieu à un paysage en pointillé, à reconstituer mentalement. Même en l'absence de figures humaines, la présence de l'homme se fait sentir, suggérée en creux par les éléments urbains du paysage.

Jean-Simon RACLOT

Sans-titre, 2017

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Jean-Simon Raclot, né en 1969, est un peintre niçois, formé aux Beaux-Arts de Nîmes et de Marseille.

Dans le courant des années 2010, il débute une série de tableaux représentant une végétation aussi merveilleuse que monstrueuse. Vorace, cette nature luxuriante aux couleurs éclatantes envahit tout l'espace de la toile et offre parfois un abri aux monstres.

Les tableaux de Jean-Simon Raclot évoquent des « collages peints » par la superposition d'images disparates, inspirées de différents univers comme le cinéma, la bande-dessinée ou les jeux vidéo. Au premier plan, se dessine l'ouverture d'une caverne psychédélique, aux parois recouvertes d'un rideau de lianes rouges. À travers l'œil de la caverne, le spectateur aperçoit un massif d'arbres, au style réaliste. Le paysage se donne à voir dans un dispositif presque théâtral. L'absence de titre, récurrente chez Raclot, n'offre au regardeur aucun repère et le laisse pour seul guide dans ce paysage chaotique.

Galerie peinture

1^{er} étage

Henni ALFTAN

Taxi, 2016

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Henni Alftan est née en 1979 à Helsinki. Diplômée de la Villa Arson à Nice et de l'École des Beaux-Arts de Paris, elle vit aujourd'hui entre la France et la Finlande. Son travail s'inscrit dans une dynamique internationale, avec plusieurs expositions à l'étranger et des œuvres acquises par des collections prestigieuses telles que le Amos Rex Art Museum à Helsinki ou le Dallas Museum of Art.

Ses peintures fonctionnent comme des arrêts sur image ou des vignettes. Observatrice attentive du quotidien et du banal, elle y met en évidence un geste, une posture, un reflet, une ombre ou un détail. Elle les réalise dans un style simple et efficace, sans profondeur de champ et avec un cadrage serré qui évacue tout contexte. L'ambiance colorée renforce ce trouble en situant les scènes dans un espace-temps indéfinissable.

Plutôt que de détailler des visages, Henni Alftan prend un soin particulier dans la réalisation des textures. Elle peut ainsi concentrer toute son attention sur l'ornement d'un vêtement ou d'une goutte de pluie. Dans *Taxi*, les ondulations qui recouvrent la surface donnent une ambiance rêveuse ou hors du temps à la scène.

Découvrir l'Atelier A consacré à Henni Alftan :



Simon BERGALA

City's Shell 3 (coquille de ville), 2009

Huile et acrylique sur toile de lin

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1977 en banlieue parisienne, Simon Bergala étudie la géographie avant de se former à la peinture à l'École des Beaux-Arts de Lyon, puis à Hambourg. Nourri des écrits d'Édouard Glissant (penseur de la créolisation), il interroge les enjeux politiques et sociaux des villes. Constatant que le tableau est, depuis la Renaissance, un espace de représentation de la cité idéale, Simon Bergala s'en empare pour explorer la réalité contemporaine de la ville.

Dans la série des *City's Shell*, il projette l'organisation sociale et spatiale des zones urbaines dans l'espace de l'œuvre. Le centre-ville est confiné à l'intérieur d'un casque de policier. Autour, des tuyaux se déploient en réseaux sinueux. Ce motif revient régulièrement dans le langage de l'artiste, avec l'idée de montrer ce qui est habituellement dissimulé : les flux, les marges, la circulation. Face à un centre clairement délimité et rigide, les tuyaux incarnent un dehors, une périphérie exclue, qui est pourtant aussi un lieu de création et d'expression.

« J'ai grandi dans la banlieue sud-est de Paris, où des villes nouvelles ont été construites pour accueillir des travailleurs venus d'ailleurs dans les années 1960. Cela correspond à l'idée de Glissant d'une communauté non décidée préalablement, née de la rencontre, où personne n'est de cet endroit mais tout le monde doit se l'inventer, résultant dans un imaginaire du monde qui n'est pas identitaire, car non attendu. »

Balcon

1^e étage

Samir MOUGAS

Sans titre, 2017

Acrylique, vernis acrylique, jesmonite, bois, acier
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Issu du monde du graffiti, Samir Mougas (1980) enseigne à l'école des Beaux-Arts de Quimper. Dans ses recherches, il emprunte des images et des formes à l'abstraction géométrique autant qu'au design industriel, au tuning ou à la littérature cyber punk mais également scientifique, et les décline sous forme de sculptures, d'objets, de photographies ou de peintures murales. Depuis 2015, Samir Mougas réalise des moulages où le contemporain rencontre le rétro. Reprenant un répertoire de gestes anciens, il les réinterprète à l'aune des techniques et matériaux contemporains. L'artiste rapproche une icône du monde moderne, la basket *Nike Air Max*, d'un couple de trilobites – ces animaux marins disparus il y a 250 millions d'années, mais dont d'innombrables fossiles ont conservé l'empreinte – que Mougas a moulés à partir d'un fichier numérique mis à disposition par un musée britannique. En réintroduisant ces créatures dans un bas-relief dont le format correspond à celui d'un écran de télévision 16:9, Samir Mougas confronte deux histoires avec des créatures fossiles d'une part, et un objet produit grâce à des énergies fossiles de l'autre.

Samir MOUGAS

Pollution rising (pollution croissante), 2018

Sérigraphie sur linoléum

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

En 2018, l'artiste présente une imposante série de sculptures intitulée *Human experience: pollution rising*, (expérience humaine: montée de la pollution) assemblages de réservoirs de carburant et de fonds de piscines découpés, tenus par paires, l'un devant l'autre, sur des potelets d'acier. De cette expérience, l'artiste tire une édition de sérigraphies sur morceaux de piscine où l'image du réservoir de carburant apparaît au fond de l'eau.

Chaque sculpture de cette série associe deux objets, chacun symbolisant un liquide existant à l'état naturel sur Terre. L'eau est incarnée par des morceaux de piscine découpée, tandis que des réservoirs de carburant pour automobile récupérés à la casse deviennent les avatars du pétrole. L'eau est conditionnelle à la perpétuation de la vie, mais le pétrole qui alimente toutes les industries humaines lui est néfaste. Au XXI^e siècle, ces liquides sont aussi appelés à devenir aussi précieux que l'or.

Éric BAUDART

Atmosphère, 2014

Huile de tournesol, ventilateurs, verre, aluminium, contre-plaqué

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Éric Baudart est né en 1972 et vit et travaille à Paris. Il est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2002. Dans cet espace aquatique, sous-marin ou du moins submergé, une sculpture en mouvement contenue dans un aquarium sur socle en métal brossé occupe le centre de l'espace. Ses teintes jaunâtres diffusent une luminosité visqueuse un peu étrange. Cette sculpture d'Éric Baudart n'a pas été réalisée dans un laboratoire de physique, mais dans son atelier où on trouve des matériaux de seconde main et des objets usés. Ce qui l'intéresse c'est l'aspect physique du monde, les phénomènes optiques, les questions de densité et de lumière. Être artiste demande une disponibilité mentale dont l'unique secret est de passer énormément de temps à ne rien faire explique-t-il. Pour cette œuvre, Éric Baudart a utilisé des ventilateurs, un aquarium sur socle, pas moins de 420 litres d'huile de tournesol. L'atmosphère mise en œuvre par l'artiste est un peu inquiétante. Les ventilateurs fonctionnent au ralenti. Freinés par la densité de l'huile, ils semblent presque contraints dans leur chorégraphie.

Balcon

1^e étage

Yves CHAUDOUËT

De gauche à droite:

Abysses 2 (autour de 2005),

Abysses 1 (autour de 2005),

Gravure bavarde (ciel étoilé),

Gravure

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Faclim

Né en 1959 à Paris, Yves Chaudouët est un artiste multidisciplinaire. Diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 1985, il explore peinture, installation, vidéo, théâtre et littérature. Il vit et travaille à Bazas, en Nouvelle-Aquitaine, et enseigne à l'École Nationale Supérieure d'Art et de Design de Limoges. Son œuvre foisonnante mêle les genres et les médiums: portraits à l'huile, monotypes, sculptures de verre, conférences-performances... Depuis toujours, il explore l'image et le récit, avec une attention constante à ce qui fait sens. Son travail interroge le regard, la mémoire, l'histoire, mais également les matériaux eux-mêmes qui concourent à faire apparaître ou retenir l'image. On y retrouve la tension entre ombre et lumière, entre rêve et réalité. Les gravures de la série *Abysses* s'inspirent des profondeurs marines inaccessibles à l'œil humain. Ces œuvres ne se contentent pas de représenter des créatures marines; elles cherchent à dévoiler l'invisible, à rendre sensible ce qui échappe à notre perception directe. Ainsi peut surgir du chaos une forme de clarté, et révéler dans l'obscur une lueur poétique.

5 minutes de conversation avec... Yves Chaudouët:



1 artiste 1 œuvre... Yves Chaudouët à propos de la série *Abysses*:



1 artiste 1 œuvre... Yves Chaudouët à propos des *Gravures bavardes*:



Balcon

1^e étage

Martine ABALLÉA

De gauche à droite :

Hôtel passager – chambre n° 54

Hôtel passager – chambre n° 36

Hôtel passager – chambre n° 9

de la série *Hôtel passager*, 1999

Photographie numérisée

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

« Je suis fascinée par ce qui est faussement scientifique, les charlatans et les théories fumeuses » : ainsi se présente Martine Aballéa, qui a suivi des études scientifiques plutôt qu'artistiques, et qui depuis, invente des histoires où elle explore toutes les possibilités de la vraisemblance. Née en 1950, elle s'installe à Paris en 1973 après avoir grandi aux États-Unis et commence rapidement à réaliser des photographies, des installations, des affiches ou encore des feuillets sonores, dans lesquels elle invente de vraies fausses histoires. Les mondes secrets où elle nous entraîne déstabilisent juste assez pour s'ouvrir au rêve, à la poésie, à l'imaginaire, sans toutefois perdre contact avec le familier. Martine Aballéa puise dans des genres vus comme mineurs, tels que le roman de gare, le film de série B ou l'art fantastique. Lors de son exposition au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, en 1999, Martine Aballéa reconstitue le vrai décor d'un faux hôtel. *Hôtel Passager* propose aux visiteurs une projection de la réalité dans la fiction, ou de la fiction dans la réalité. Les photographies de bord de mer colorisées en vert et en violet proviennent du décor des chambres, et chacune porte encore le numéro de la chambre où elle était accrochée. La thématique de l'hôtel est omniprésente dans l'œuvre de Martine Aballéa, qui dit : « J'adore les hôtels. [...] On ne connaît personne. On a l'impression de pouvoir faire tout ce que l'on veut. Ce sentiment de liberté est merveilleux. »

Yvan SALOMONE

0419.4.1101_ *narrenschif*, 2001

Aquarelle sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Yvan Salomone est né en 1957 à Saint-Malo, où il vit et travaille. Il s'approprie la technique de l'aquarelle qu'il renouvelle en la confrontant à des sujets contemporains. Depuis plusieurs années, l'artiste suit un protocole strict : chaque semaine, il réalise une aquarelle à partir d'une photographie prise lors de ses voyages. Chaque œuvre adopte un format allongé et se caractérise par l'absence de figures humaines et de mouvements trop vifs. Ses compositions s'inspirent de ports, de zones industrielles ou de paysages urbains. Elles mettent en scène des bâtiments, des machines ou des objets fonctionnels, rarement abordés en aquarelle, un médium encore souvent associé à des paysages bucoliques ou balnéaires. Le format et les marques de séchage visibles accentuent l'étrangeté de ces images. Dans ses œuvres, les lieux paraissent désertés, livrés à eux-mêmes. Ici, un canot de secours rouge, vide, flotte sur une eau immobile. Le rouge éclatant attire l'œil, avant de suggérer une tension sourde. Les repères se brouillent : aucune séparation nette entre l'eau et un ciel menaçant. Le bateau semble flotter dans un espace incertain, figé par le séchage de la peinture.

Paysages recommencés

Exposition du 20 mai au 14 septembre 2025

Du mercredi au samedi de 10h à 19h

Le 2^{ème} dimanche du mois de 14h à 18h

Ouvert le 15 août de 14h à 18h

Horaires des visites :

Le mercredi

visite découverte à 15h
durée 1h
gratuite, sans réservation

Le jeudi et le vendredi

visite éclair à 15h
durée 20 min
gratuite, sans réservation

Le samedi

visite éclair à 11h
durée 20 min

visite découverte à 15h
durée 1h
gratuites, sans réservation

Le deuxième dimanche du mois

visite découverte à 15h
gratuite, sans réservation

Juillet - août

le jeudi à 15h
la visite famille, enfants de 6 à 10 ans
accompagnés d'un adulte
durée 1h, sans réservation
tarifs : 5€ par enfant / 3€ pour les adhérents
du Frac-Artothèque
gratuit pour l'adulte qui accompagne

Entrée libre

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine
17 bis rue Charles Michels 87000 Limoges
05 55 52 03 03
bonjour@fracarto.fr
www.fracartothequenouvelleaquitaine.fr

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine est une institution labellisée d'intérêt général financée par l'Etat et la Région Nouvelle-Aquitaine qui a pour mission l'acquisition et la diffusion d'œuvres, ainsi que la médiation auprès de toutes les personnes. Fusion unique en France, le Frac-Arto réunit deux collections : celle du Fonds Régional d'Art Contemporain et celle de l'Artothèque. Le Frac-Artothèque anime le Fonds Régional d'art contemporain des communes du Limousin (FACLim) constitué aujourd'hui de plus de 40 communes du territoire limousin qui choisissent chaque année de consacrer 15 centimes d'euro par habitant à l'acquisition d'œuvres d'art. Plus de 7000 œuvres vous sont accessibles à travers des expositions, des actions culturelles et des partenariats avec d'autres structures et collectivités locales. En constituant une collection vivante, nomade et évolutive, le Frac-Arto contribue à la démocratisation de l'art et crée du lien entre les territoires et leurs habitants.

Les partenaires institutionnels

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine est financé par la Région Nouvelle-Aquitaine et l'État (ministère de la Culture / DRAC Nouvelle-Aquitaine). Les travaux ont bénéficié du FEDER (Fonds européen de développement régional).